

(CONCOURS LITTÉRAIRE DE L'ALBUM UNIVERSEL)

Le pardon de l'oublié

(NOUVELLE CANADIENNE)

I

ILS vivaient heureux tous les trois au bord de notre beau grand fleuve: lui, le plus jeune, le frère aîné et la mère douce et bonne qui, depuis le départ du père de famille, n'avait cessé de les aimer d'un égal amour, et de les entourer d'une même chaude affection de tous les instants.

C'avait été un rude coup pour l'humble demeure, que le départ imprévu de ce chef tant respecté, dont l'autorité, faite de douceur et de justice égale pour tous, trouvait tous les fronts soumis et tous les cœurs bien disposés.

Mais il fallait songer à l'avenir: la terre n'était pas grande; les revenus suffisaient à peine pour nourrir tout le monde, et le plus fort, le plus robuste, celui qui était à la fois et le bras qui dirige et la tête qui pense et commande, s'en était allé pour toujours. Les deux fils, également attachés à la bonne mère et au domaine de famille, s'étaient mis à l'oeuvre avec plus de vigueur que jamais, afin de compenser, par un travail ardu, la perte si sensible qu'ils venaient de faire, et dont tous les trois souffraient sans un mot de plainte.

Un soir d'automne, après la dernière gerbe de grain entrée en grange, les deux frères revenaient ensemble à la maison. C'était l'heure où la bonne mère, attendant le retour de ses fils, mettait le couvert sur la table rustique et préparait le repas de la fin du jour.

L'aîné semble oppressé par je ne sais quelle impression vague et morne venue de tout ce qui l'entoure: les feuilles jaunies qui tombent sur le sol, une à une, avec un bruit sec à travers les branches dégarnies; l'ombre qui vient, furtive et combien vite, couvrir toute chose de son voile humide et lugubre, les animaux frileux, qui se serrent les uns près des autres avec des regards infiniment doux du côté de la grange leur promettant un abri plus chaud.

—Frère, dit le plus vieux, ne crois-tu pas que l'un de nous deux devrait chercher ailleurs un avenir que cette pauvre terre paternelle ne peut plus donner que difficilement à un seul, à celui qui garderait la mère avec lui?

Un silence de mort répond aux paroles de l'aîné qui regarde son frère baisser le front, comme en face d'une horrible nécessité, et le sent tressaillir et vibrer pour ainsi dire dans tout son être comprenant que si l'un des deux doit se sacrifier ce doit être le plus jeune.

—Tu as raison, dit le cadet, après un profond soupir qui amène une larme à la paupière du plus vieux de la famille; tu as raison: la nuit porte conseil, demain tu auras ma décision.

Mais, que faites-vous donc, crie tout à coup la mère? qui donc vous retient en retard, car l'heure du souper est avancée et je deviens inquiète quand vous n'êtes pas là à l'heure juste.

—Nous y allons, mère, et le plus vite possible, répondent les deux frères qui, pour ne pas chagriner la douce maman, reprennent leur gaieté accoutumée sur des visages heureux du labeur accompli et du retour auprès d'elle, dans l'humble maisonnette du bord du fleuve.

Le soir venu, le cadet, comme à l'habitude, se rend chez le voisin où depuis plusieurs années il s'était épris d'une charmante enfant brune, au front serein, à l'âme candide, qui lui avait promis son cœur et sa main le jour où, pouvant vivre tous les deux, il viendrait la demander à ses parents.

Seuls dans la grande salle de côté, ils se parlent tout bas. Il lui dit toute la situation: la vie presqu'une pauvre sous le toit de famille; la conversation du grand frère; la justesse des idées de l'aîné et de la décision qu'il a prise de partir pour la pays de l'or — au Yukon — à la recherche de ce métal précieux qui fera leur bonheur plus tard si elle veut l'aimer toujours et l'attendre encore.

Un serrement de main tremblante mais affectueux; une promesse d'éternelle affection, des larmes amères et incessantes, puis le départ; l'horrible départ du village natal, qui laissa deux inconsolés: la pauvre mère, et la pauvre aimée!

II

Le fleuve, ce soir-là, chantait sur ses grèves d'or l'admirable chanson des amours éternelles; le soleil, au bord de l'horizon, inondait les coteaux de ses feux mourant et l'on entendait vibrer dans les

airs les sons argentins des clochettes des troupeaux qui descendent à l'heure accoutumée, le versant des collines pour entrer à l'étable hospitalière. L'église paroissiale, au bord de la route grise, se dessinait en noir sur le bleu pâle d'un ciel d'octobre et les humbles croix du cimetière tendaient sans cesse vers l'infini leurs bras suppliants.

Au bord de la grande route qui serpente et va vers le village, un homme est assis sur le tronc d'un érable que la foudre a terrassé. Il est un peu courbé par la fatigue et son visage bronzé, presque noirci par le soleil et les vents de la mer, porte l'empreinte du désespoir. Sa main fiévreuse cherche dans sa poitrine, puis en retire une feuille jaunie, sale, indéchiffrable sur laquelle des larmes ont fait de grandes taches, et il la lit, la relit en tremblant aux lueurs incertaines du soleil disparu derrière les montagnes de la côte nord.

Oh! combien misérable, s'écrie-t-il enfin, dans un long sanglot! Oui, bien misérable pour avoir osé m'écrire un jour: "pourquoi es-tu parti? Pourquoi n'as-tu pas écrit? Aussi j'oublie tout pour aller, sous le toit qui t'a vu naître, aider et consoler ta mère malade, en m'unissant à l'aîné de la famille. Il me semble que tu vas me pardonner, car j'ai pris ta place au foyer pour être la consolation et un peu le soutien des deux seuls êtres que tu dois aimer le plus au monde: "la mère, l'aîné".



Misérable! misérable traîtresse, dit-il! Moi qui ai souffert du froid et de la faim, moi qui ai gémi dans les froides solitudes de l'Alaska, et qui ai enduré toutes les tortures pour mieux te mériter, pour mieux te posséder, moi qui depuis cinq ans mène la vie des parias et des miséreux pour amasser un peu de cet or qui m'assurait ta possession et que je t'apportais comme un esclave apporte des présents au maître qui doit le libérer, et tu crois que je vais oublier et que je vais pardonner?

J'arrive et je me vois supplanté, je me vois éconduit, oublié, sans espoir de te posséder jamais, toi que j'ai tant aimée et qui as été mon soutien, ma force et ma consolation aux heures des dangers et des misères à travers lesquels j'ai passé depuis cinq ans, et j'irais oublier et pardonner?

Que me vaut cet or si péniblement gagné? Que me valent ces cinq années de tortures morales et corporelles endurées pour elle et dans l'espoir qu'un jour, lui racontant le passé, elle me consolera de ses caresses et de son affection. Hélas! il ne me reste plus rien que le souvenir cruel du départ de la maison tant aimée, que celui, plus cruel encore, des promesses de fidélité et des serments d'amour qu'elle a violés et trahis sans miséricorde. Aussi, en présence de ce bonheur des autres; en face de la triste réalité dans laquelle je me sens abîmé et dont la constatation me rend fou, il m'est impossible de pardonner, il m'est impossible d'oublier.

Eh! bien, qu'elle meure alors, dit-il dans un moment de rage et de douleur horrible. Qu'elle meure puisqu'elle a été parjure. Et sombre comme la nuit venue, le geste fou, brandissant son arme meurtrière qu'il n'a jamais abandonnée dans ses tristes pérégrinations, il va sur la route, marche vers cette

lueur incertaine qui scintille aux vitres de l'humble demeure de son enfance, en articulant des mots sans suite, et en proférant des menaces de dément.

Il entre dans la cour où tant de souvenirs d'enfance devraient parler à son cœur; il revoit l'endroit où, le soir d'automne, le grand frère, de sa voix douce, mais attristée, lui a parlé de départ; il approche, il rampe, il a des allures de serpent comme aux jours de combat sur les "placers" du Klondyke, contre les envahisseurs de "claims" et les voleurs de pépites d'or; il est près de la fenêtre, son arme levée, prêt à faire feu sur elle si le hasard la place sous ses yeux. Il regarde à l'intérieur; c'est encore le coin qu'il a tant aimé, qu'il a revu tant de fois en songe aux jours d'absence; c'est encore la table rustique où il a mangé un pain, moins amer que celui de l'exil, entre la mère aimée et le bon frère aîné; c'est encore le vieux poêle qui est au milieu de la pièce, chantant sa chanson d'automne et donnant la chaleur de ses flancs au foyer humide et refroidi. Près de la table, un meuble nouveau attire son regard qui s'accoutume de plus en plus à mieux voir à la lueur d'une veilleuse accrochée au mur de la salle: il tressaille, il frémit dans tout son être, une sueur froide inonde son front, lui, le bandit d'un moment, il tremble comme la feuille au vent. Que se passe-t-il donc et qu'a-t-il vu, là, près de la table?

Mon Dieu! mon Dieu! dit-il, et il pleure et il tombe à genoux sous cette fenêtre qui a failli être le muet témoin d'un crime horrible. Impossible, dit-il, impossible! devant ce berceau d'un nouveau-né, devant cet enfant, je sens ma haine, mon orgueil, ma furie se fondre comme les glaces de là-bas, aux premiers soleils du printemps; mon front devient plus calme, ma raison plus lucide et il me semble que les larmes qui tombent ont trouvé chez moi le chemin de ce cœur que l'idée de vengeance avait endurci et poussé jusqu'au bord du crime.

Je te pardonne, dit-il, à toi qui as failli faire de moi un criminel! J'oublie et je pars pour l'inconnu, afin de n'être pas le témoin du bonheur des autres et de mon désespoir de tous les instants. Adieu! mère aimée, qui ne te doutes même pas qu'une faible cloison nous sépare. Adieu! frère aîné, toi qui as la meilleure part, celle que je croyais avoir méritée. Adieu! femme qui ne peut être la mienne. Soyez heureux tous les deux sous ce toit béni: c'est peut-être la volonté du père, là-haut, qu'il en soit ainsi. Adieu! toi, le rejeton de notre race, seul pour continuer la vie de notre famille, toi dont la vue, en épargnant un crime, nous a tous sauvés du déshonneur.

Et il partit pour ne plus revenir.

III

Il est mort là-bas, aux montagnes d'or du Yukon, et un dernier et fidèle ami a recueilli ses dernières paroles qu'il a transmises à la famille: "Je donne à son fils, que je ne connais pas, mais dont la vue, "un soir d'automne a épargné un crime, tout l'or que j'avais amassé pour elle".

Et la pauvre mère, n'a pas compris, et l'autre, l'épouse du grand frère, n'a rien soupçonné.

VIATOR.

LA TERRE A MIS SA ROBE BLANCHE

La Terre a mis sa robe blanche
Pour épouser le gai Printemps.
Vierge aux charmes éblouissants,
La Terre a mis sa robe blanche.
C'est la neige dont l'avalanche
A recouvert ses chastes flancs.
La Terre a mis sa robe blanche
Pour épouser le gai Printemps.

O Printemps! vois ta fiancée,
Toute pâle dans ses atours,
Sont-ce là tes belles amours?
O Printemps! vois ta fiancée.
Sous sa parure embarrassée,
Vas-tu la délaisser toujours?
O Printemps! vois ta fiancée,
Toute pâle dans ses atours!

Ote-lui ce voile qui pèse,
Revêts-la d'un manteau de fleurs,
Réchauffe-la de tes ardeurs,
Ote-lui ce voile qui pèse.
Printemps, si ta lèvres la baise,
Vite, elle sèchera ses pleurs:
Ote-lui ce voile qui pèse,
Revêts-la d'un manteau de fleurs.

JEAN BERTHEROY.